

# Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 354

Avril - Juin 2022



**Carl Maria von Weber en 1821.**

Portrait de Caroline Bardua.  
(Collection de l'Alte Nationalgalerie de Berlin)

Siège social : 198 rue de l'École Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : [rwb@warcana.fr](mailto:rwb@warcana.fr)  
C.C.P. BORDEAUX 2098 83 C

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



## NOS PROCHAINES RENCONTRES

- **Samedi 14 mai 2022 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**  
« *La Sarrazine*, opéra inachevé de Richard Wagner »,  
par Pascal Bouteldja, président du Cercle Wagner de Lyon.

- **Samedi 11 juin 2022 (l'horaire sera précisé ultérieurement) :**  
**Sortie de fin d'année – « Autour du Freischütz de Weber »**

La réunion aura lieu à l'**Hôtel Calvet ou des Sociétés savantes**, 1 place Bardineau (à côté Muséum du Jardin Public. La projection du *Freischütz* de Weber sera suivie par un repas dans un restaurant ou une brasserie proche (centre-ville). Tarif pour le repas : **45 euros**.

**Les personnes intéressées doivent impérativement répondre et envoyer leur paiement au plus tard lors de la prochaine réunion, le 14 mai 2022.**

## CONGRÈS DE MADRID

Le congrès Wagner à Madrid a été fixé du **6 au 11 octobre 2022**. Le programme (notamment musical) ne nous a pas encore été communiqué.  
Le congrès 2023 se tiendra à Bruxelles.

## TRISTAN À TOULOUSE

L'opéra national du Capitole de Toulouse propose, la saison prochaine, *Tristan et Isolde*, les dimanches **26 février et 4 mars** (à 15 h) et les **1<sup>er</sup> et 7 mars 2023**. Distribution : Sophie Koch (Isolde), Nikolai Schukoff (Tristan), Matthias Goerne (roi Marke), Anaïk Morel (Brangäne). Direction musicale : Frank Beermann. Mise en scène : Nicolas Joel.

## RÉCITAL NINA STEMME À TOULOUSE

La grande wagnérienne **Nina Stemme** donnera, le **dimanche 5 mars 2023**, un récital avec piano au Capitole de Toulouse, dont le programme n'a pas encore été communiqué.

## 40<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE DU CERCLE RICHARD WAGNER DE LYON

Le président du Cercle Richard Wagner de Lyon nous a adressé le message suivant :

« Chère amies, chers amis,

Ainsi que je l'avais évoqué, j'ai le plaisir de vous inviter ainsi que vos adhérents à célébrer le 40<sup>ème</sup> anniversaire du Cercle Richard Wagner – Lyon, le week-end des **15 et 16 octobre** à l'occasion des représentations de *Tannhäuser* à l'Opéra de Lyon, dans sa version viennoise de 1875 ; œuvre qui n'avait pas été jouée dans notre ville depuis 51 ans ! La mise en scène sera signée de David Hermann et la direction musicale sera assurée par Daniele Rustioni. Dans la distribution, on remarquera la présence de Simon O'Neill dans le rôle-titre.

Nos festivités seront organisées sur deux journées. Il n'y sera question que de la musique de Richard Wagner et en particulier celle de son

*Tannhäuser*. C'est ainsi qu'en parallèle à la représentation du samedi soir, je vous proposerai deux récitals : le premier, pour chant intitulé « Wagner en français » et l'autre, le lendemain, pour piano à quatre mains, où vous pourrez entendre des extraits de la spectaculaire transcription de Hans von Bülow (1861).

Pour conclure ce week-end musical de manière festive, je vous propose de nous retrouver pour un déjeuner festif le dimanche 16 après le récital, dont les modalités restent encore à préciser.

Le programme et les dates retenues sont les suivants :

### Samedi 15 octobre 2022

**12 h** : Déjeuner lyonnais dans un restaurant du centre-ville pour ceux qui le souhaiteront. Le lieu choisi dépendra du nombre de participants

**15 h 30** : Hôtel Sofitel Lyon-Bellecour  
« Wagner en français »

Manon Gleizes, boursière du Cercle Richard Wagner – Lyon au Festival de Bayreuth 2021, en compagnie du pianiste, Alain Jacquon, interprétera des extraits de *Tannhäuser* en français et plusieurs mélodies parisiennes de Richard Wagner dont « Les Deux Grenadiers » et « Les Adieux de Marie Stuart ».

**19 h** : Opéra de Lyon

Représentation de *Tannhäuser* (version de Vienne de 1875). Direction musicale de Daniele Rustioni. Mise en scène de David Hermann. Simon O'Neill (*Tannhäuser*) – Elena Guseva (Elisabeth) – Irene Roberts (Venus) – Christoph Pohl (Wolfram) – Liang Li (Landgraf)

### Dimanche 16 octobre 2022

**11 h** : Hôtel Sofitel Lyon-Bellecour

« Gepriesen sei die Stunde », récital pour piano à 4 mains par le « Piano Duo » (Alexandra Massei et Alain Jacquon). Extraits de partitions de Wagner transcrites pour piano à quatre mains, dont de nombreux extraits de transcription par Hans von Bülow de la version de Paris (1861)

**13 h** : Repas d'anniversaire

C'est un immense plaisir pour moi de vous retrouver à Lyon.

Je reviendrai vers vous dans quelques semaines pour vous communiquer le coût précis des manifestations et les modalités de réservation.

Les réservations hotelières devront être mises en place par vos soins.

Je vous adresse mes très amicales pensées.

Pascal Bouteldja »

# DEUX LETTRES INCONNUES DE RICHARD WAGNER

Ces deux lettres ont été vendues aux enchères à Drouot, le 9 février 2022, lors de la vente du fonds d'archive Oscar Bornemann, la première, en salle, pour 1 450 €, la deuxième, sur internet, pour 1 460 €, soit plus du double de l'estimation (lots 82 et 81).

Nous les croyons inconnues, puisqu'elles ne figurent ni dans le catalogue général de la correspondance de Richard Wagner (*Wagner Briefe Verzeichnis*, Breitkopf & Härtel, Wiesbaden, 1998), ni dans l'édition intégrale de sa correspondance (*Sämtliche Briefe*, vol. 18, lettres de l'année 1866, Breitkopf & Härtel, Wiesbaden, 2008).

## 1. Lettre signée, adressée à Oscar Bornemann. 2 pages in-8° en français, enveloppe timbrée jointe.

« Monsieur  
Oscar Bornemann  
rue Moufflard 293  
Paris »

« Monsieur,

Étant assez souffrant depuis quelques jours, je suis dans l'obligation de dicter ces lignes. <sup>(1)</sup>

J'ai été vivement touché par votre lettre, et je suis vraiment sensible aux témoignages de confiance et de sympathie que vous me donnez, aussi désirerais-je pouvoir vous être de quelques secours, mais je me vois réduit à vous exprimer mes remerciements et mes vœux pour votre avenir sans pouvoir y adjoindre un conseil de quelque efficacité. Comme je ne suis pas à même d'apprécier vos facultés musicales ni les connaissances que vous avez acquises jusqu'ici, je ne saurais ni vous encourager ni vous décourager ; la seule chose que je puisse vous dire sans amertume comme sans détour c'est que la vie artistique est rude, très rude.

J'ai très peu de temps pour vous répondre, cependant j'ai tenu à le faire quoique à la fois indisposé et préoccupé de plusieurs travaux afin que vous sachiez que si votre cœur a ressenti le besoin de m'exprimer ses sentiments le mien a répondu à cet appel.

C'est en espérant Monsieur, que quelque parti que vous preniez vous y trouverez une noble satisfaction que je vous prie de croire à ma considération.

Richard Wagner

Lucerne  
23 août 1866. »

## 2. Lettre signée, adressée à Oscar Bornemann. 1 page in-8° en français, enveloppe timbrée jointe.

« Monsieur,

Il m'est très difficile de répondre à votre question ; je n'ai aucun rapport avec la hiérarchie musicale, et c'est parce que je n'ai pas de confiance dans les divers conservatoires d'Allemagne que j'avais entrepris de former une école d'art à Munich. Il serait trop long de vous dire ce qui s'est mis à la traverse de

mon entreprise, bref la façon dont j'entends la propulsion de la musique et l'art de la faire comprendre et exécuter, n'est point en vie. Cependant comme il n'y a guère de développement musical possible loin de l'Allemagne je me suis adressé à des amis plus en rapport que moi avec l'organisation de l'enseignement musical, et ils m'ont recommandé le conservatoire de Stuttgart, lequel moins célèbre que celui de Leipzig est moins dogmatique et par conséquent moins nuisible.

C'est en vous souhaitant toute la réussite possible et en vous remerciant de vos bons sentiments que je vous prie Monsieur, de croire à mon affectueuse sympathie.

Richard Wagner

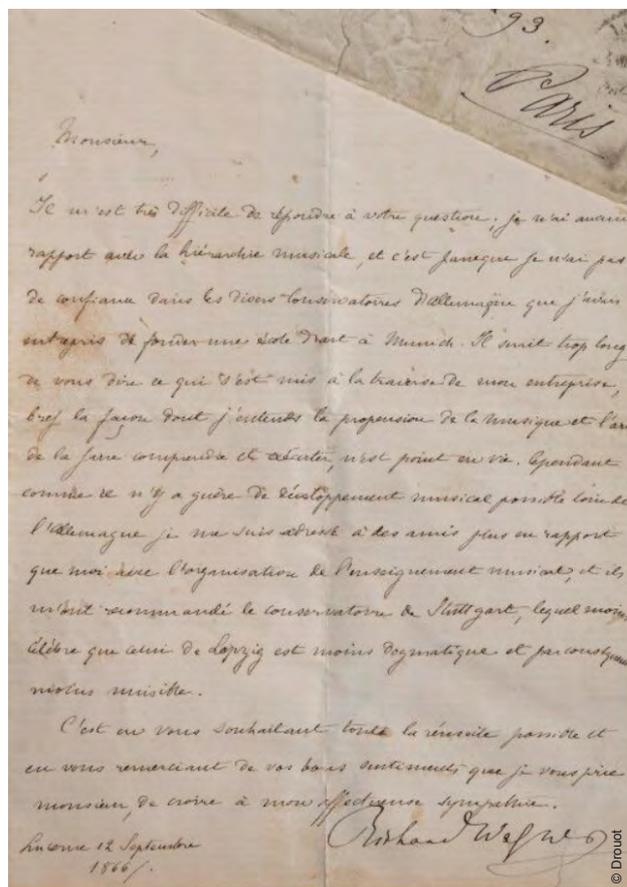
Lucerne 12 septembre  
1866. »

**Oscar Bornemann** (1848-1911), gendre et successeur d'Auguste Le Bailly (1833-1889), fut éditeur de musique, 2 bis rue de l'Abbaye (Saint-Germain-des-Prés).

D'après le répertoire de la BnF, il a créé sa société (reprise) en 1885. Adresses successives : 15 rue de Tournon, Paris. - 6 rue Cardinale, Ancienne adresse, Paris. - 2 bis rue de l'Abbaye, Ancienne adresse, Paris. Il a racheté le fonds de son beau-père A. Le Bailly.

Toujours d'après le Data de la BnF, « Le Bailly (éditeur), créé en 1829, fin d'activité : 1887. Adresse : 6 rue Cardinale. Fonds absorbés : Alfred Huré (éditeur de musique), Goubert (éditeur de musique) ».

Michel Casse



(1) On a vu, dans le dernier *Bulletin*, que « pour tout ce qui concerne la langue française, ma femme est là » (lettre de Wagner à Angelo de Gubernatis, du 13 février 1872 ; *Bulletin des Rencontres wagnériennes*, n° 353, p. 7 note 4). La différence d'écriture entre le corps de la lettre et la signature tend à le confirmer. Cosima était arrivée à Tribtschen deux mois plus tôt, le 10 juin 1866. (M. C.)

# WAGNER IL Y A 150 ANS

## DÉPART POUR BAYREUTH ET POSE D'UNE PREMIÈRE PIERRE

*Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance. .  
Le départ pour Bayreuth approche. Wagner a des difficultés avec certaines sociétés de soutien.  
Il organise par ailleurs la cérémonie de la pose de la première pierre du Festpielhaus,  
dont la cérémonie est prévue pour le jour de son anniversaire, le 22 mai.  
Elle doit être accompagnée par l'exécution de la 9<sup>e</sup> symphonie de Beethoven  
à l'ancien théâtre des Margraves de Bayreuth, d'où des complications  
pour réunir un orchestre, un chœur, lers loger tous ainsi que les invités. La cérémonie a lieu sous la pluie.  
Le journal de Cosima continue à nous rendre compte de cette chronique familiale.*

### Lundi 1<sup>er</sup> avril

« Une petite inflammation de la gorge me force à rester lit. (...) R. vient souvent à mon chevet et me raconte entre autres choses que, dans sa jeunesse et même depuis sa plus tendre enfance, il avait toujours l'idée de devenir quelqu'un de grand (cette idée avait sans doute été suscitée par un mot de sa mère : ton père voulait faire quelque chose de toi) ; il se rappelle qu'il a une fois écrit à un ami pour l'inviter à lire ensemble le récit des exploits de Napoléon et que, quand il écrivait *Rienzi* et *Le Vaisseau fantôme*, il se demandait avec inquiétude : appartiendras-tu vraiment aux Élus, aux Grands Hommes ? Ce sentiment n'avait cessé de s'atténuer, mais il peut, dit-il, fort bien s'imaginer qu'il persiste chez des gens qui sont mus par un désir, même s'ils ne font rien dans la vie : n'être pas un zéro. »

### Mercredi 10 avril

« C'est l'anniversaire de Loldi, nous lui donnons ses cadeaux ; Fidi est de mauvaise humeur, parce qu'il n'a pas de chocolat ! R. a recopié pour Loldi la dernière page de ses esquisses. Il m'a dit hier midi qu'il ferait tous les ans un petit cadeau d'argent à l'église protestante de la ville, parce que l'acte de notre mariage a été le plus grand bienfait qu'il ait connu dans sa vie, la seule véritable faveur que lui ai faite le monde. »

### Jeudi 11 avril

« R. s'irrite de la mauvaise écriture des gens d'aujourd'hui qui écrivent pour eux-même et jamais pour les autres, « et avec tout ça, ils parlent de culture ! ». — Au sujet de lui-même, il me dit : le seul salut quand il faut écrire une lettre désagréable est



Dernier printemps dans l'asile de Tribtschen.



**Albert Niemann (1831-1917).**  
Portrait photographique d'Emilie Bieber.

l'écrire très bien et très lentement, si bien que l'aspect technique fascine et nous fait oublier le contenu de la lettre. (...) Les œuvres de Schiller et de Lessing pour lesquelles il a fait faire une nouvelle reliure lui font grand plaisir. La reliure qu'il a donnée à Schiller, violette et verte, est un souvenir d'enfance attaché à une représentation de *La Fiancée de Messine* où Don Manuel (rôle tenu par le bel homme qu'était le mari de madame Schröder-Devrient) apparaissait vêtu de velours violet et de soie verte, si bien que ces deux couleurs sont devenues pour R. le symbole de Schiller, du caractère à la fois tendre et viril. — Je prends un bain, Fidi vient me dire bonne nuit ; il a peur ; R. à qui je le raconte me dit qu'enfant, il avait vu le ciel dans le baquet plein d'eau et que cela l'avait horrifié et ravi, ce fut pour lui comme un tremblement de terre, le bouleversement de toutes les lois, il ne savait plus où il était. »

**Lettre de Richard Wagner, de Lucerne, à Albert Niemann,<sup>(1)</sup> à Berlin, du vendredi 12 avril 1872**

« Cher Monsieur Niemann  
Soutenu par le concours gracieux d'excellents musiciens d'orchestre et choristes, je me propose d'offrir aux protecteurs de ma grande entreprise artistique une exécution exemplaire de la Neuvième

(1) Albert Niemann (Erleben, près Magdebourg, 15 janvier 1831 - Berlin, 13 janvier 1917). Ténor allemand, créateur des rôles de Tannhäuser (2<sup>e</sup> version, à Paris) et de Siegmund.

symphonie de Beethoven, qui aura lieu le 22 mai de cette année, en prélude au futur festival scénique de Bayreuth. Si vous vouliez bien répondre de manière favorable à la demande que je vous fait par la présente de vous charger pour votre part du ténor solo, aux côtés de M. Betz,<sup>(2)</sup> qui a le plus amicalement du monde accepté le baryton solo, vous m'obligeriez et me réjouiriez tout particulièrement, ainsi que tous les interprètes et auditeurs.

Dans ce cas fort heureux, je vous demanderais de bien vouloir arriver à Bayreuth le 20 mai, afin de pouvoir prendre part aux répétitions qui auront lieu ce jour-là et le lendemain. En ce qui concerne un bon logement, je vous prierais de bien vouloir communiquer avec mon fondé de pouvoirs à Bayreuth, le maire Müncker ou le banquier F. Feustel. Espérant la possibilité de voir mon souhait se réaliser, je suis avec la plus grande considération,

Lucerne  
12 avril 1872

Votre  
très humble  
Richard Wagner »

(Traduction : Michel Casse)

**Mardi 16 avril**

« (...) comme le climat d'ici ne lui est pas bon et qu'au surplus on le réclame à Bayreuth pour une conférence, il décide que nous passerons l'été à la « Fantaisie ». Atmosphère de tristesse. »

**Lettre de Richard Wagner, de Lucerne, à sa nièce Johanna Jachmann-Wagner,<sup>(3)</sup> du lundi 22 avril 1872.**

« Chère Johanna !

Si cela te faisait plaisir d'assurer la partie d'alto solo (*uniquement* pour les phrases solistes) de la *Neuvième Symphonie*, je n'en serais pas moins heureux. Tu es déjà incluse dans un sens important pour mon festival des Nibelungen. Tu devrais, pour la symphonie, déjà pouvoir participer aux répétitions des 20 et 21 mai. Pour un bon logement, il me faudrait te demander de t'adresser au maire, *Muncker*.

Salue chaleureusement ton bon père, ton excellent mari et tes chers enfants de ma part et de celle de ma femme !

Ton  
très fidèle  
oncle  
Richard Wagner

Lucerne  
22 avril 1872  
Réponds-moi à *Bayreuth* ! »

(Traduction : Michel Casse)

**Lundi 22 avril**

« Dernière journée que nous passons ensemble à Tribtschen ; nous nous affairons tristement. (...) »

(2) Frantz Betz (Mayence, 19 mars 1835 - Berlin, 11 août 1900). Baryton-basse allemand. A débuté à Karlsruhe en 1856 dans le rôle du héraut de *Lohengrin*. Très apprécié de Wagner, il est le créateur de Hans Sachs à Munich en 1868, rôle qu'il chanta plus de cent fois. Il est aussi le créateur de Wotan et du Wanderer dans *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie* et *Siegfried* à Bayreuth en 1876.

(3) Johanna Jachmann-Wagner (Seelze, près de Hanovre, 13 octobre 1828 - Wurtzbourg, 16 octobre 1894). Actrice, mezzo-soprano et professeur de chant. Fille naturelle d'un militaire de la famille Bock von Wülffingen, elle fut adoptée par Albert Wagner, le frère aîné de Richard, et son épouse. Elle créa le rôle d'Elisabeth dans *Tannhäuser* en 1845 à Dresde. Elle avait épousé Alfred Jachmann, un diplomate, en mai 1859. En 1876, à Bayreuth, elle créa les rôles de Schwertleite dans *La Walkyrie* et de la Première Norme dans *Le Crépuscule des Dieux*. Sa dernière apparition sur scène eut lieu en 1882.

Séparation ! R. part à une heure. J'ai eu une nuit d'inquiétude et d'angoisse. Dieu nous aide, pauvres de nous ! »

### **Mercredi 24 avril**

« Le soir, dépêche de R. de Bayreuth, il est bien arrivé. »

### **Vendredi 26 avril**

« Suis allée me promener en ville, dernière promenade en barque. (...) Le soir, le professeur Nietzsche me joue un peu de musique. »

### **Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hans Richter, à Pest, du samedi 27 avril 1872**

« Cher Richter !

Allez ! Donnez-nous de vos nouvelles ! N'envoyez pas toujours seulement de l'argent de gauche et de droite.

Donc :

Il faut que vous soyez arrivé *ici* de Vienne au plus tard le 15 mai avec ma femme et moi, pour assister. Je compte pour certains comme musiciens de votre part :

2 premiers violons. 2 seconds idem. 2 altos (bons). 1 violoncelle. 1 contrebasse. 1 première clarinette. 1 première trompette (Hellmesberger <sup>(1)</sup> me procure les cors).

Mais maintenant, vous qui m'avez toujours tellement causé du « contrebasson » : créez m'en un maintenant, Beethoven le veut ! Je ne m'adresse à personne d'autre pour cela. Alors ! ? !...

Le 1<sup>er</sup> mai, femme et enfants arrivent ici. Le 6, nous serons à Vienne. Alors : allez-y !

Votre

Bayreuth

27 avril 1872

(Traduction : Michel Casse)

bon vieux

maître de Tribschen »

### **Extrait d'une lettre de Richard Wagner, de Lucerne, à Carl Voltz,<sup>(2)</sup> à Mayence, du samedi 27 avril 1872**

« (...)

Procurez-moi donc, sur nouvelle facture, un vin de table blanc excellemment choisi, mais il vaut mieux ne rien envoyer si vous ne pouvez pas obtenir une sélection très satisfaisante. Je n'ai *jamais* pu retrouver l'ancien Erbacher (comme il y a 7 ans). Tous les vins blancs étaient trop jeunes pour moi et me causaient trop d'acidité gastrique. – Mais, alors... en bouteilles (cette fois-ci !).

(...) »

(Traduction : Michel Casse)

### **Dimanche 28 avril**

« Dépêche de R., il est inquiet que je n'aie pas encore parlé de mon départ ; je décide de partir demain, j'ai donc beaucoup de travail et de lettres à écrire. Pris congé de la comtesse Bassenheim. <sup>(3)</sup> Ensuite, je vais voir chez le paysan la petite fille de Vreneli <sup>(4)</sup> ; je

(1) Joseph Hellmesberger II (Vienne, 9 avril 1855 - *idem*, 26 avril 1907). Compositeur, violoniste et chef d'orchestre autrichien. Il a composé une vingtaine d'opérettes.

(2) Carl Voltz (1839-1897), négociant en vins et agent en droits théâtraux.

(3) Voisine des Wagner à Tribschen.

(4) Verena Weidmann (1835-1906), épouse de Jakob Stocker (1827-1929), respectivement gouvernante de Richard Wagner à Munich, Genève et Tribschen, et domestique de Wagner à Tribschen.



© Wikimedia Commons

**Eduard Lassen (1830-1904).**

rentre en barque à la maison pour la dernière fois. Impression idyllique. Le soir, je me promène à travers Tribschen. Je suis remplie de gratitude à l'égard de la divinité qui m'a accordé ici tant de bonheur ; tout ici était beau, même ce qui était lourd à porter. »

### **Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Eduard Lassen, <sup>(5)</sup> à Weimar, du lundi 29 avril 1872.**

« Cher ami,

Dieu vous bénisse de faire partie de ces gens qui finissent par écrire une lettre après tout : je crains que Monsieur v. Loën <sup>(6)</sup> ne laisse à désirer pour cette bénédiction. J'ai trouvé ici à Bayreuth des lacunes inquiétantes dans son activité.

Dans la liste que vous m'avez si aimablement proposée, je choisis maintenant, en combinant les secours reçus par ailleurs, le contingent suivant :

3 premiers violons.

4 seconds idem (puisqu'il n'y a pas d'altos ?)

1 violoncelle.

1 contrebasse.

1 deuxième clarinette.

2 bassons (également excellents ! Bravo!)

4 cors (magnifique !)

1 deuxième trompette.

3 trombones (le trio complet donc).

Je pense que de cette manière vous êtes représentés avec force et compétence, ce dont je vous remercie encore du fonds du cœur de toutes parts. Le contingent doit encore recevoir un rapport pour son logement ici. Demain, j'attends ma chère

(5) Eduard Lassen (Copenhague, 13 avril 1830 - Weimar, 15 janvier 1904). Chef d'orchestre et compositeur belge d'origine danoise. Il a composé trois opéras, dont le premier, *Le Voyage de noces du landgrave Louis (Landgraf Ludwigs Brautfahrt)* fut créé par Franz Liszt à Weimar en 1857. L'année suivante, il remplaçait Liszt à la direction de l'orchestre de Weimar, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1895. Il dirigea la première mondiale de *Samson et Dalila* de Saint-Saëns.

(6) August Friedrich Oger von Loën (Dessau, 27 janvier 1828 - Iéna, 28 avril 1887). Directeur général du théâtre de la cour de Weimar. Président de l'administration des patrons pour l'entreprise du festival de Bayreuth.

femme avec les enfants et les servantes à la « Fantaisie ».  
Je vous prie de recevoir mes meilleures salutations et remerciements !

Votre  
Richard Wagner

Bayreuth  
29 avril 1872 »

(Traduction : Michel Casse)

### Lundi 29 avril

(...) partie à 1 h 20 (...) enfin, le *Mardi 30 avril*, à 4 heures 30, j'arrive à Bayreuth, les enfants sont très gais, Rus<sup>(1)</sup> aussi et R. est là pour nous accueillir. Le soir, nous nous promenons dans la « Fantaisie », le parc est magnifique, l'isolement plus complet encore qu'à Tribschen. »

### Mercredi 1<sup>er</sup> mai

« R. n'a malheureusement pas bien dormi ; Rus aboyait très fort ; il s'est pourtant levé de bonne heure pour montrer le parc aux enfants ; des paons emplissaient l'air de ce cri sauvage que nous aimons tant et R. dit : « J'ai toujours l'impression d'entendre des mots sanscrits. » Un dindon, « certainement le prototype des bateaux à voile », nous amuse beaucoup ; il y a des cygnes, des pintades, etc. (...) Le soir, nous buvons du punch, R. est content, joyeux, les enfants sont aux anges ! Le piano est arrivé. »

---

(1) Le chien de Wagner.

### Jeudi 2 mai

« (...) je vais avec les enfants à Bayreuth, visites rendues à Mme Feustel et à Mme Muncker, nous allons voir notre terrain, puis la maison que nous allons louer. Nous allons voir l'Opéra, l'impression est magnifique., R. a fait dégager le proscenium et le bâtiment se présente dans sa splendeur originelle. »

### Vendredi 3 mai

« (...) nous parlons beaucoup de la Neuvième Symphonie qui est si maladroite dans bien des détails techniques, mais qui, à tout moment, nous emporte par la force de la pensée. (...) Il pense que l'œuvre profiterait beaucoup de la réinstrumentation de nombreux passages ; « pour ce qui est de la forme, Mozart, comparé à Beethoven, est un véritable maître alexandrin ». »

### Dimanche 5 mai

« Mélodies de Berlioz ; différence entre Berlioz et Schumann, ce dernier donne l'impression de ne faire que des œuvres, c'est loin de la vie. Berlioz reflète le monde entier, même si ses impressions ne sont pas très profondes, ni très intérieures, c'est un miroir, même si ce miroir est petit et brisé. »

### Lundi 6 mai

Richard et Cosima partent pour Vienne.

### Dimanche 12 mai

Richard Wagner donne un concert dans le cadre de la société Wagner de Vienne.



L'Hôtel Fantaisie à Donnsdorf, près de Bayreuth, où Richard Wagner séjourna avec sa famille (en 2007). Racheté en 2018 par la société immobilière Alexander Rothschild, il est devenu un immeuble à appartements hauts de gamme.

« À midi, nous allons au concert. Je suis dans la loge du directeur et je peux voir chaque expression du visage de R. Belle salle pleine à craquer, accueil indescriptible, des montagnes de lauriers ; à la fin, comme les cris ne voulaient pas prendre fin, R. dit quelques mots. Au moment où l'orchestre joue l'enchantement du Feu, un orage éclate qui fait encore monter l'atmosphère et R. dit que les Grecs regardaient ce fait comme un présage positif et c'est aussi ce qu'il veut faire, il exprime son espoir de trouver à Vienne sympathie et soutien pour son entreprise allemande. (L'ouverture de Gluck <sup>(1)</sup> avait été supprimée et le programme comprenait l'*Héroïque*, un extrait de *Tannhäuser*, le Prélude de *Tristan et Isolde*, l'enchantement du Feu.) R. déclare que c'est le dernier concert qu'il dirige et qu'en particulier, il répugne à donner des fragments de ses propres œuvres. Mais il dirigera toujours volontiers une symphonie de Beethoven. »

#### Lundi 13 mai

Départ pour Bayreuth à cinq heures de l'après-midi.

#### Mardi 14 mai

« Arrivée à huit heures ; charmant accueil par le maire qui ordonne toute chose avec calme et réflexion. Nous réglons quelques affaires à Bayreuth jusques vers 11 heures, puis nous rentrons à la « Fantaisie ». Loldi est la première à nous voir ; nous sommes très heureux de nous retrouver, Fidi est très ému ; nous répartissons les cadeaux, pour Fidi, ses premières culottes bouffantes. »

#### Mercredi 15 mai

« Nous avons beaucoup de mal à tout organiser et nous avons peu d'aide car nous sommes loin e tous. Nous sommes pourtant toujours heureux de la beauté du pays. R. pense avec émotion à toutes les joies qui nous attendent encore, quand les enfants grandiront, quand ils se marieront, enfin quand il s'éteindra. » « Cela pourrait à la fin vous rendre optimiste ! » »

#### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, <sup>(2)</sup> à Bayreuth, du jeudi 16 mai 1872

« Très cher ami !

Bienvenue à votre retour dans ma nouvelle patrie ! Je me sens tellement fatigué que j'ai besoin de deux jours de repos complet pour me fortifier en vue des journées épuisantes à venir. Je n'abandonnerais pas conséquent mon asile aujourd'hui et demain qu'en cas d'extrême nécessité ; cette nécessité n'est toutefois guère à craindre puisque notre excellent maire maintient le cours entier de notre entreprise dans un bel ordre tranquille, que vous pouvez maintenant vous-même intervenir rapidement et que mon excellent maître de chapelle Hans Richter sera constamment sur les lieux pour toutes les dispositions musicales.

(1) Le concert, à l'origine, devait comporter l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, dans l'arrangement réalisé par Richard Wagner.

(2) Friedrich Feustel, rappelons-le, fut le premier contact de Richard Wagner à Bayreuth. Ce banquier était un parent éloigné de Hermann Brockhaus, l'époux d'Ottilie Geyer, la demi-sœur de Richard. Président de l'assemblée municipale de Bayreuth, il était membre du conseil d'administration de l'entreprise du festival de Bayreuth.

Mais peut-être pouvons-nous espérer à l'occasion pouvoir vous accueillir à la Fantaisie pour une petite heure de loisir ?

Avec les salutations les plus cordiales

de votre  
très dévoué  
Richard Wagner. »

16 mai 1872

(Traduction : Michel Casse)

#### Mardi 21 mai

« Répétition du matin. (...) Tout va bien et même magnifiquement bien. R. est très ému, mais les musiciens et nous-mêmes le sommes encore plus : triomphe suprême du génie ! — Dans une heure d'angoisse, Schiller adressa ces paroles à la Joie que personne peut-être ne comprit, jusqu'à ce que vînt Beethoven qui les comprit et nous les fit comprendre dans son angoisse et elles restèrent encore incomprises jusqu'à ce que R., dans un moment d'angoisse sublime, en fît résonner les paroles et les accents. »

#### Mercredi 22 mai

« C'est son anniversaire ! Les compliments que j'adresse à R. sont cette fois très simples, c'est lui-même qui prépare la grande fête. Daniella lui récite un petit poème écrit par Clemens, les enfants lui offrent une Bible ; Fidi est très mignon avec la chemise que lui a brodé la comtesse Bassenheim. Tout va bien, mais il pleut sans cesse et il n'y a pas un rayon de soleil ! (...) »

« Nous partons pour le lieu du rendez-vous, la maison de Feustel, il pleut toujours, mais tout le monde est gai. Arrive un télégramme du Roi, enfermé dans une cassette. <sup>(3)</sup> R. se rend ensuite sur la place des Fêtes où, malgré la pluie, une foule innombrable — il y a aussi des femmes — s'est réunie, et il pose la première pierre. Les discours seront prononcés à l'Opéra. (...) »

« À cinq heures, le concert qui commence avec la *Marche impériale*. La Neuvième Symphonie est absolument magnifique et tout le monde a le sentiment d'être délivré des pesantes réalités de l'existence ; en des mots sublimes, R. dit à la fin du concert ce que cette fête représente pour lui — ensuite nous nous rendons au banquet. (...) Au souper, R. prononce un premier discours en l'honneur du Roi, puis un second au sujet de Bayreuth (...). Nous rentrons à minuit. (Le comte Krockow a offert à R. un léopard qu'il a tué en Afrique.) »

À l'occasion de cette pose de la première pierre du palais des festivals de Bayreuth, Malwida von Meysenbug, l'amie des Wagner, rencontre pour la première Friedrich Nietzsche.

#### Vendredi 24 mai

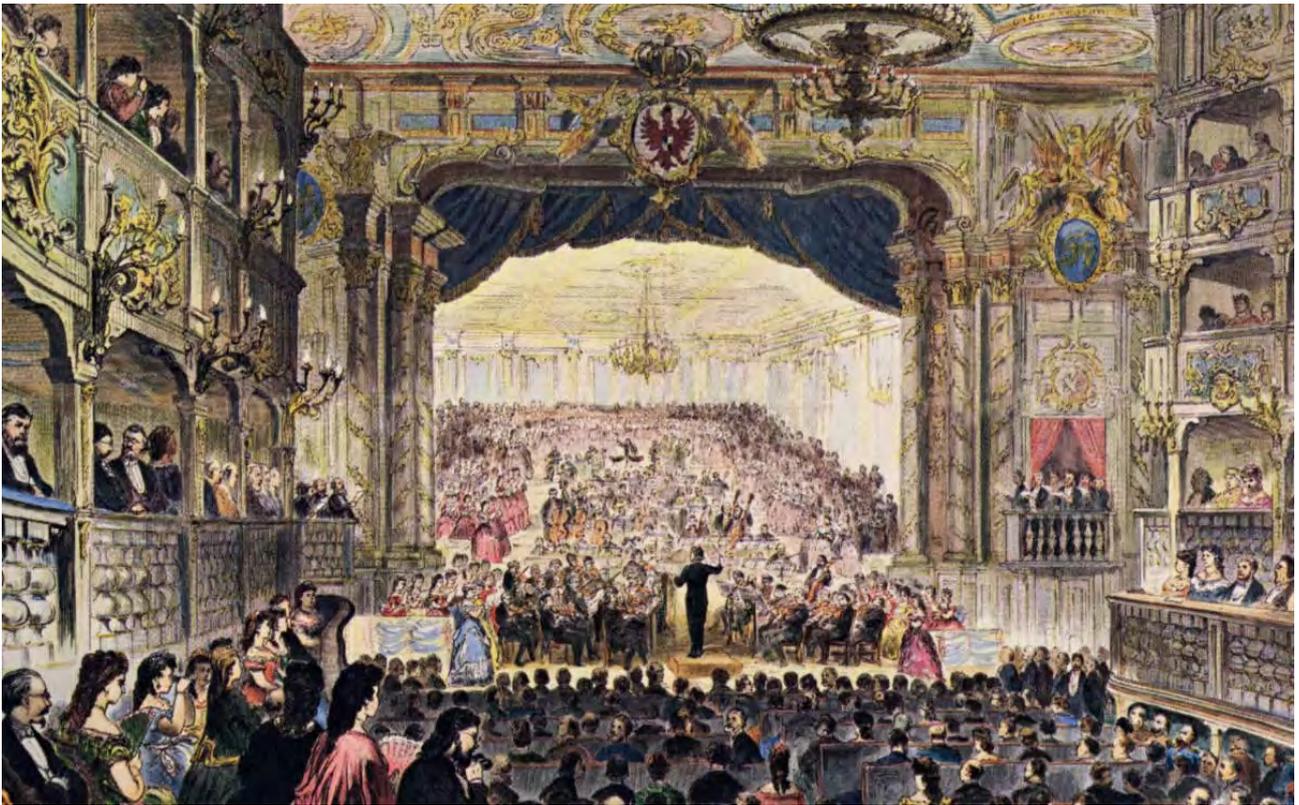
« Lettre émouvante d'un ouvrier qui nous demande d'être parrain et marraine de son enfant né le 22. Nous acceptons avec joie. »

(3) « Je vous exprime, très cher ami, du plus profond de mon cœur, en ce jour qui est pour l'Allemagne entière d'une si vaste portée, mes plus vives et mes plus sincères félicitations. Que la gloire et le bonheur soient l'an prochain sur la grande entreprise. Je suis aujourd'hui plus que jamais en esprit avec vous.

Louis

Kochel, 22 mai 1872. »

(L'*Enchanteur et le roi des ombres*, choix de lettres [de Richard Wagner et de Louis II de Bavière], traduites et présentées par Blandine Ollivier, Perrin, Paris, 1976, p. 259.)



© D. R.

« La Neuvième Symphonie est absolument magnifique ».  
Richard Wagner dirige la 9<sup>e</sup> symphonie de Beethoven au théâtre des Margraves de Bayreuth,  
le 22 mai 1872, pour célébrer la pose de la première pierre du futur palais des festivals.

### Samedi 25 mai

« R. se repose un peu ; nous parlons à nouveau du problème juif, car la participation israélite au sein du Comité Wagner de Berlin nous a été très désagréable ; R. me dit qu'il espère malgré tout que ce phénomène est un fait morbide qui disparaîtra lui aussi, puisque l'amalgame des races est une chose impossible et que nous ne pouvons quand même pas imaginer que les Juifs soumettront jamais les Allemands, nos faits d'armes le montrent trop bien. »

### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Meyer, <sup>(1)</sup> à Bayreuth, du dimanche 26 mai 1872

« Cher Monsieur Meyer !

Je viens d'apprendre que, par suite d'un malentendu, il ne vous a pas été distribué avant-hier matin la lettre dans laquelle je vous annonçais que ma chère épouse et moi acceptions volontiers les emplois de parrain et de marraine qui nous étaient proposés. J'attends donc seulement que vous me communiquiez les détails relatifs au baptême prévu, afin de m'y conformer.

Avec toute ma considération,

Fantaisie,  
26 mai 1872.

respectueusement

Richard Wagner

(Traduction : Michel Casse)

### Dimanche 2 juin

« Nous partons à dix heures, c'est le jour du baptême, je pars d'abord seule avec R., puis M. Meysenbug nous rejoint avec nos trois filles. Je dois laisser Daniela à la maison, car elle m'a causé

(1) Carl Meyer était « greffier du charbon » (*Kohleschreiber*) à la *Mechanische Baumwoll-Spinnerei* (filature mécanique de coton) de Bayreuth. Il habitait la cité sociale de Burg créée en 1861 dans la partie nord de la ville, près des voies de chemin de fer. (Bernad et Gerda MAYER, *Arbeiten und Leben in Bayreuth*, Sutton Verlag, Erfurt, 2010, p. 29).

hier à nouveau le plus grand chagrin par ses mensonges obstinés (...). Avant le baptême, R. a rendu quelques visites à madame Kolb, à madame Landgraf (la femme du médecin) et enfin au doyen Dittmar, un merveilleux vieux monsieur qui nous reçoit avec la plus vive amitié ; il parle du concert avec flamme, mais nous avoue que la *Marche impériale* lui a fait encore beaucoup d'impression que la Neuvième Symphonie. (...) ensuite nous allons chercher l'enfant et nous partons pour le temple. Je suis émue jusqu'aux larmes par les gestes et les mots : « Tu participes désormais à la résurrection par l'Esprit et par l'Eau. » Après la cérémonie, R. va dire quelques mots au pasteur et celui-ci lui dit : « Il m'a été agréable de pouvoir, au nom d'un être plus haut, être avec respect auprès de vous après m'être incliné devant vous en un autre lieu. » Nous ramenons à la maison la petite Richardis Cosima, le père est grave et ému, la mère très modeste, ce sont de braves gens du peuple qui ont le sentiment de la gravité des choses. Ils nous demandent d'accepter du vin, du café et nous donnent un grand gâteau ; l'appartement, deux



© Roehrfrensee

Les « petites maisons suisses » de la cité sociale de Burg à Bayreuth en 1972.

petites pièces où ils logent avec leurs cinq enfants, a l'ait très propre ; il y a beaucoup de monde aux fenêtres de ces maisons d'ouvriers et devant les portes, mais leurs fenêtres donnent sur des jardins et des montagnes. Nous sommes très émus devant cette existence terrible, si terrible ! — Nous revenons chez nous avec nos amies et les enfants. »

#### Mardi 4 juin

« Fidi s'épanouit comme une rose et les autres enfants vont bien, seule Daniella est un peu souffrante. Je donne aux enfants leurs leçons d'histoire et d'anglais dans le parc. (...) Nous allons en ville, nous délimitons notre terrain à bâtir, R. a terminé le plan. »

#### Jeudi 6 juin

« R. a eu une nuit terrible ; nous félicitons Fidi qui a aujourd'hui trois ans. Richard le serre sur son cœur et l'embrasse. (...) Repas de fête dans la grande pièce, tarte avec trois bougies, champagne allemand, nos amies apportent deux canaris, l'atmosphère est très gaie. R. nous explique où sont selon lui les points forts de l'histoire allemande depuis le XVI<sup>e</sup> siècle : Luther, Gustave Adolphe, Frédéric le Grand, Bismarck. »

#### Mardi 11 juin

« Je fais avec R. une longue promenade à travers ce parc magnifique ; roses, acacias, jasmins, tout est en fleur et embaume, enfin la forêt de pins ; comme on oublie facilement que nous vivons dans un monde mauvais. J'écris ces lignes sur notre balcon, pendant que R. recopie son article ; des merles, dont certains dorés, des grives gazouillent et chantent, les enfants vont bien, j'ai l'espoir que R. va se remettre au travail, je suis donc heureuse comme personne peut-être ne l'a jamais été et je remercie Dieu dans l'humilité, le remords et la joie ! »

#### Mercredi 12 juin

« Fidi ne va pas bien, il a une molaire qui pousse. »

#### Lundi 17 juin

« R. a des bourdonnements d'oreilles et des élancements, les mêmes que ceux dont il avait beaucoup souffert il y a huit ans à Starnberg. Tout m'attriste et m'inquiète au même degré et les grandes dépenses que nous faisons ici m'inquiètent également beaucoup ; ah ! Tout ce que doit supporter mon pauvre et cher R. ! »

#### Jeudi 20 juin

« « J'aurais quand même le temps de faire un *Parsifal*, me dit R. le soir, les religions deviennent éternelles par l'art ; elles sont périssables (comme l'islamisme) lorsqu'elles n'engendrent pas d'art, c'est-à-dire lorsqu'elles ne sont pas capables de satisfaire l'être le plus cultivé comme le plus vulgaire. » »

#### Vendredi 21 juin

« Première belle et chaude journée d'été. »

#### Vendredi 28 juin

« R. est nommé membre de l'Académie royale de Florence. (...) R. travaille et me joue les choses magnifiques qu'il vient de composer. »

#### Samedi 29 juin

« R. me dit : « Si je pouvais encore fonder une ici une école, je serais heureux de dire ce que je pense de *La Flûte enchantée*, de *Figaro*, du *Freischütz*, de Gluck et de leur signification comme monuments de la culture. *La Flûte enchantée* et le *Freischütz* étaient joués au Volkstheater, tandis que la *Dido Abandonata*<sup>(1)</sup> était jouée au théâtre de la cour ! » »

(1) Didon abandonnée est le sujet de nombreux opéras, la plupart sur le livret de Métastase de 1724. Le *Dictionnaire lyrique* de Félix Clément recense pas moins de 39 opéras homonymes dont ceux de Galuppi (1724), Scarlatti, Vivaldi, Albinoni, Hasse (1742), Piccini (1767), Kozeluch (1795), Paisiello (1797), Paër (1810), Rossini (1811), Mercadante (1823) et, enfin, Reissiger à Dresde en 1823.



« Je fais avec R. une longue promenade à travers ce parc magnifique ».  
Le parc du château de Fantaisie à Donndorf, près de Bayreuth.

# UN PÈLERINAGE À BAYREUTH

par Émile de Saint-Auban

*En 1888, Émile de Saint-Auban a fait son « pèlerinage à Bayreuth ». Il a assisté à une représentation de Parsifal et des Maîtres chanteurs de Nuremberg. Il a aussi eu quelques aperçus des festivaliers, de la ville de Bayreuth et de ses environs, avec notamment une promenade au parc du château de l'Ermitage. Le rideau est retombé sur la célébration de l'art allemand par Hans Sachs, au dernier acte des Maîtres chanteurs. Émile de Saint-Auban jette un dernier coup d'œil sur Bayreuth, Richard Wagner, sa musique, sans oublier le rapport du texte à la musique et les traductions à l'opéra.*

## XIV. DERNIER COUP D'ŒIL

Lorsque le digne Sachs, le cordonnier-poète, tire la moralité de la pièce qui finit si bien grâce à lui, et recommande aux bons bourgeois suspendus à ses lèvres de garder jalousement les traditions de l'art nouveau, il chante à peu près le discours que, certaine soirée mémorable, Wagner tint à ses fidèles à l'issue de la *Trilogie*.

— Enfin, nous avons un art ! s'écria-t-il.

Ces mots jetèrent un froid. En général, on estima son éloquence inférieure à sa musique, et d'aucuns — même des purs — le trouvèrent impertinent. C'est au fond, sinon dans la forme le verdict de M. Julien. M. Julien est pourtant ce qu'on appelle un Wagnérien. Moi qui n'ai aucun droit à ce titre, je me sens, je l'avoue, beaucoup moins fâché que lui.

Impertinent — expliquons-nous. Oui, Wagner l'a été, s'il a dit qu'avant lui l'Art n'existait pas. Mais s'il a dit seulement — et a-t-il voulu dire autre chose ? — qu'avant lui il n'existait aucun indice de son art, il n'a fait que se rendre hommage et rendre hommage à la réalité. Son art lui appartient en propre, à ce Walther de notre siècle ; il n'a même pas eu de Sachs ; personne ne l'a aidé ; et qui donc l'avait pressenti ? Il ne doit rien, il se doit tout. Si jamais orgueil fut excusable, c'est vraiment le sien.

Je ne parle pas de sa musique, Il a inventé une nouvelle mélodie, comme d'autres une prose ou une poésie nouvelles. Il lègue à l'harmonie des trouvailles merveilleuses ; il en a rajeuni les formules, il en a brisé les vieux cadres et démesurément élargi les horizons. Certes, cela est beaucoup. Mais cela n'est presque rien, si on le compare au reste.

La révolution, ou plutôt l'évolution wagnérienne n'est pas exclusivement une évolution musicale. Elle est aussi, elle est surtout une évolution dramatique. Elle est l'avènement d'une forme inconnue. C'est par là qu'entre toutes elle demeurera fameuse. C'est par là qu'elle intéresse la philosophie de l'art.

Wagner, le musicien, n'est qu'un grand homme. Wagner, le dramaturge, est un homme sans précédent. Symphoniste, il continue Beethoven ; poète, il succède à Shakespeare. Mais Shakespeare et Beethoven étaient deux êtres distincts. Confondez-les en un seul être : vous avez Wagner. De leurs œuvres n'en faites qu'une : vous avez l'œuvre wagnérienne, l'œuvre inouïe, exceptionnelle, impossible à classer dans les catégories anciennes, pour laquelle il faut créer une autre catégorie.

Beethoven et Shakespeare avaient tous deux le même objet. Cet objet était l'âme humaine. Tous deux la contemplaient et l'exprimaient éperdument — mais chacun à sa manière. Wagner l'a dit très-nettement en quelques lignes qui déterminent la nature et l'étendue de sa mission :

« Si nous cherchons à embrasser dans une profonde impression le monde complexe des créations



Émile de Saint-Auban en 1903.  
Photographie d'Eugène Pirou (1841-1909)

Shakespeariennes, avec le relief extraordinaire des caractères qui s'y heurtent, et si nous lui comparons le même monde complexe des motifs beethoveniens, avec leur irrésistible énergie et la précision de leurs contours, nous découvrirons que ces deux mondes se trouvent en parfaite coïncidence, et même qu'ils se pénètrent mutuellement, bien qu'ils semblent se mouvoir dans des sphères absolument différentes. Pour saisir plus aisément ce rapport, on peut se proposer comme exemple l'*Ouverture de Coriolan* où Beethoven et Shakespeare se rencontrent en un même sujet... *L'exploit isolé* de Shakespeare qui fit de lui un homme universel, un dieu, n'est pas autre chose que *l'exploit solitaire* de Beethoven qui lui fit trouver le langage de l'homme artistique de l'avenir. Ce sera seulement là où ces deux Prométhées, Shakespeare et Beethoven, se tendront la main, là où les créations de marbre de Phidias pourront se mouvoir en chair et en os, là où la nature imitée, sortie du cadre étroit suspendu au mur de la chambre de l'égoïste, se développera, luxuriante, dans le cadre



« Coriolan où Beethoven et Shakespeare se rencontrent... »  
 Nicolas Poussin, *Coriolan supplié par sa famille*, huile sur toile (vers 1652-1653).  
 Musée Nicolas Poussin, Les Andelys.

vaste, pénétré d'une chaude vie, de la scène de l'avenir, ce sera là seulement que le poète, dans l'action commune de tous ses compagnons d'art, trouvera sa délivrance. »<sup>(1)</sup>

Toute pensée est à la fois verbe et mélodie. Le verbe est la pensée qui se précise, se condense en propositions ; la mélodie, la pensée qui s'envole et se dissout en chimères. Le mot contient le son, comme la pierre le feu ; pour extraire le feu, il faut savoir frapper la pierre. Beethoven avait la mélodie ; Shakespeare avait le verbe. Mais de son verbe Shakespeare ne tira pas la mélodie ; et de sa mélodie Beethoven ne définît pas le verbe. L'un possédait l'amant, et l'autre la maîtresse : l'androgynie leur échappa. Un jour, Beethoven entrevit la suprême alliance ; sur des notes il inscrivit des mots qui en déterminaient le sens exact et absolu ;

*Muss es seen? Es muss seen! Es muss seen!  
 Sol mi la bémol La do sol Sol mi bémol fa*

Cela sert d'épigraphe au quatuor en fa majeur.<sup>(2)</sup>

C'était un acheminement vers la précision du rêve ; les notes se faisaient mots ; le leitmotif était trouvé... Non, il n'était qu'aperçu ; la vision ne prit pas de corps ; la symphonie beethovenienne ne descendit pas de son vague ; le musicien ne parla point ; son exploit resta solitaire, comme l'exploit de Shakespeare était demeuré isolé.

Wagner fut le héros qui accomplit le double exploit. Troisième et dernier Prométhée, il unit les deux étincelles et il en fit jaillir une flamme unique et superbe. D'une main il tint la plume, et de l'autre la lyre. Il fut Shakespeare et Beethoven. En lui se rejoignirent les deux termes de la pensée : le verbe devint

son foyer, la symphonie sa lumière ; et sa lumière illumina les profondeurs de son foyer. Jusqu'alors, le langage des choses différait suivant l'auditeur : pour le peintre elles brillaient, elles parlaient pour le poète et chantaient pour le musicien. Pour Wagner les choses parlent, elles chantent et elles brillent ; son drame est en même temps parole, harmonie et couleur ; il épuise la nature, il lui est vraiment adéquat, il est vaste et large comme elle, comme elle il est triple et un.

Tel est cet étrange colosse. À peu près dans tous les pays il a conquis droit de cité. Nous seuls lui boudons encore. Pourquoi ? Pour trois motifs.

Le premier me touche peu. Il est d'ordre politique. L'Art y reste étranger. Qu'on m'épargne de répéter que « l'Art n'a pas de frontières ». Le lieu commun est trop usé ; sa formule n'est plus présentable. Veut-on savoir mon sentiment ? Je vénère la symphonie ; mais je vénère encore plus la Patrie ; et mon avis est qu'il faut se garder de faire à un symphoniste l'honneur de le proscrire au nom de l'idée de Patrie. Il y aurait disproportion entre l'effet et la cause. Il ne s'agit que de musique : ne dérangeons pas les dieux ! La France nous permet de passer nos soirées au théâtre. Allons-y et payons-y nos dettes envers l'Art. C'est sur une autre scène que se paient les autres dettes. Pas de confusion : à chacun son dû. Si Wagner a dit ou écrit le quart de ce qu'on lui prête, c'était un Allemand peu gracieux et surtout peu spirituel. Que voulez-vous ? Nous n'avons cure de son esprit ni de sa grâce ; nous n'irions pas chercher des modèles chez nos voisins. Si, lâchement, cet homme insulta les vaincus, si ses gros pieds tudesques piétinèrent les morts, qu'y faire ?<sup>(3)</sup> Le bouchier renferme une perle : ramassons la perle et bouchons-nous le

(1) *L'Œuvre d'Art de l'avenir*. Trad. de M. Benoît. Wagner, *Artistes et Philosophes*, pp. 214 et 218.

(2) En fait : « Muss es sein? Es muss sein! Es muss sein! » (Le faut-il ? Il le faut ! Il le faut !). Beethoven inscrivit cette phrase en exergue du finale de son quatuor n° 16 en fa majeur, opus 135. (M.C.)

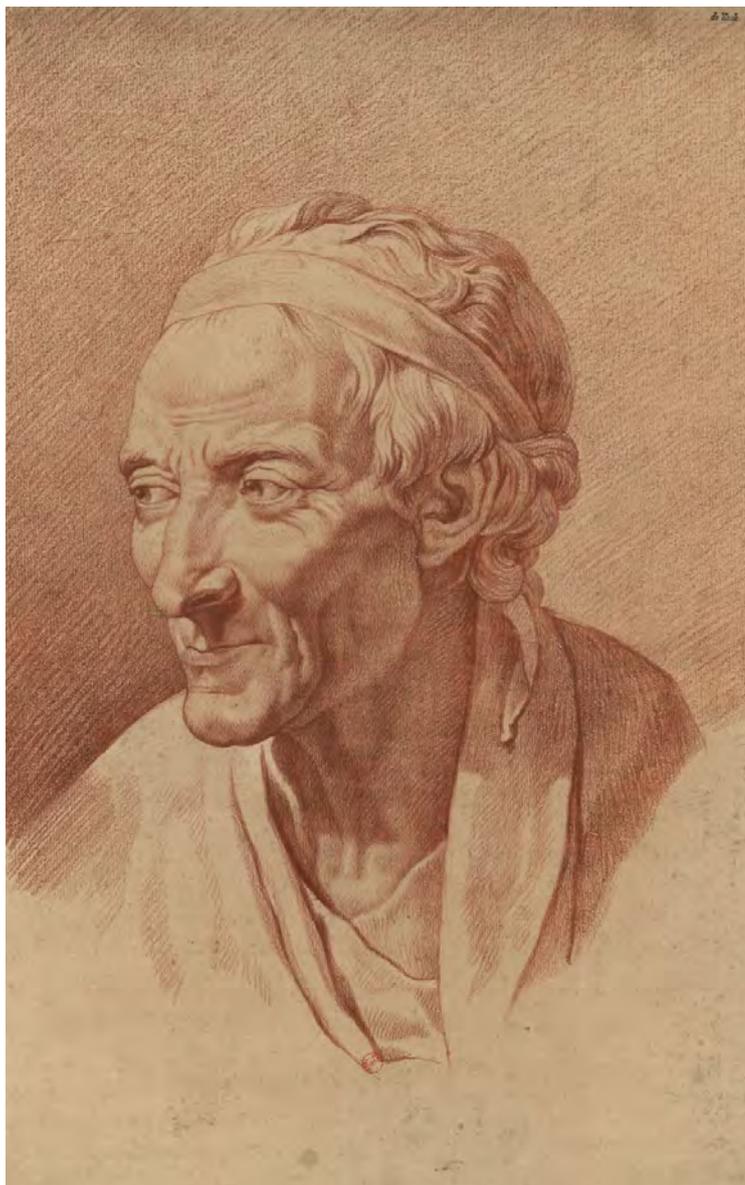
(3) Allusion à la « farce dans le style d'Aristophane » *Une Capitulation* de Richard Wagner, écrite après la défaite française. Une fois révélée en France, elle y suscita l'indignation contre l'auteur allemand. (M.C.)

nez. L'or cesse-t-il d'être l'or parce qu'il roule dans la fange ? La mélodie de Walther perd-elle son charme exquis parce que, certain jour sinistre, Walther, au lieu de chanter, bava comme Beckmesser ? Séparons l'Allemand de l'artiste, isolons-les le plus possible l'un de l'autre dans la pensée, afin de fréquenter l'artiste sans subir le contact de l'Allemand. Ce n'est pas la première fois que le génie s'accouple mal. Le génie a d'étranges lubies ; souvent il se fourvoie dans des âmes peu estimables. J'en suis fâché. Rien ne me gêne et ne m'agace comme ce spectacle attristant ; et cent coudées au-dessus de ces talents logés dans des cœurs qui répugnent, je place le nom radieux d'un Dante ou d'un Michel-Ange dont l'âme était lumineuse et azurée comme l'idée. Mais doit-on bannir les autres ? Si, avant d'admirer la toile ou la partition, il faut enquêter sur l'auteur, n'allons-nous pas dépeupler nos musées et nos répertoires ? Dans cette voie, où s'arrêter ? On conviendra bien de ceci : la France est plus atteinte par les injures d'un Français que par celles d'un Allemand ? Ces injures sont moins excusables ? Or, l'on dresse des statues à un fort vilain monsieur qui, hélas ! n'était pas né de l'autre côté du Rhin ; ignoblement il souilla Jehanne, notre pucelle ; aux pieds du grand Frédéric il se vautra comme un laquais ; il méritait les étrivières ; quand on le lit, la main démange ; et sa prose, pourtant, l'a préservé des gémonies ; ce monsieur est au Panthéon !... Je ne sais pas au juste ce qu'a pu dire Wagner : il n'a pas dit pis que Voltaire...

Mais que m'importe ! Cela n'est pas la question. Il s'agit de théâtre et non de patriotisme. Cette œuvre ennue : qu'on la chasse. Elle amuse : qu'on l'accueille ; s'en priver serait trop naïf. Ne va-t-on pas chercher aux quatre coins du monde les denrées qui flattent la bouche ? Paris ne boit-il pas la bière de Munich ? Traitons ainsi les denrées de l'esprit. Un grenier n'est jamais trop riche ; Rome a conquis la terre en la pillant. Usons du droit de conquête : pillons le camp ennemi. Tel drame nous plaît : nous nous l'annexons. L'annexion est plus durable que celle d'une province. Dans le domaine intellectuel, nous restons les grands conquérants ; notre intelligence n'a pas trompé notre courage ; elle n'a connu encore ni Waterloo ni Sedan ; notre main, engourdie, a pu laisser choir son épée : notre cerveau garde sa flamme ; que librement cette flamme rayonne, tandis qu'on reforge Nothün !...

La seconde objection touche l'Art directement. Une idée très-haute l'inspire. Elle émeut de nobles esprits :

Si l'on écoute trop Wagner, fatalement on en fera ; et si l'on fait du Wagner, que deviendra la musique française ? Wagner n'est pas seulement *un grand génie allemand* ; Wagner, c'est *le génie allemand* ; c'est sa personification la plus large, la plus complète ; c'est la religion d'Outre-Rhin ; c'est la floraison suprême de l'idéal germain sublimement épanoui. Qui ne voit le danger que court notre propre idéal ? Si nous n'y mettons bon ordre, *ceci tuera cela*. Ce culte menace nos cultes. Le dieu qui règne au Walhall est



« La France est plus atteinte par les injures d'un Français que par celles d'un Allemand... Je ne sais pas au juste ce qu'a pu dire Wagner : il n'a pas dit pire que Voltaire... »  
Buste de Voltaire par Houdin.

Dessin anonyme.

un dieu absorbant et jaloux qui ne veut pas de concurrents. Autour de sa montagne il ne tolère que des plaines. Il n'accepte pas la place que les anciens Romains accordaient dans l'Olympe aux nouvelles divinités : il lui faut tout l'Olympe. Il proscriit les autres dieux. Notre passé n'est pas le sien : donc il doit disparaître. Le génie français l'offusque, nos traditions l'irritent. C'est contre nous que chevauchent les Walküres échevelées ; c'est contre nous que Siegfried jette son cri de guerre ; contre nous qu'il brandit son fer harmonieux. Prenons garde à ces visions ; elles nous ensorcellent ; elles nous versent un philtre périlleux qui, peu à peu, engourdit notre *moi* ; nous nous dégoûtons de nous-mêmes ; nous ne voyons que leur clarté ; leur splendeur nous éblouit ; en elles nous saluons l'aurore de notre avenir... Pourvu que cette aurore ne soit pas notre crépuscule ! Notre originalité sombre dans l'admiration. Oui, il est captivant, le rêve wagnérien. Mais, enfin, ce n'est pas notre rêve. Ce n'est pas celui des aïeux. C'est un rêve ennemi. Pourquoi, dans ses nuées, abjurer notre gloire ? Pourquoi fausser notre destin, meurtrir

notre tempérament ? Pourquoi passer à l'étranger ? Pourquoi nous germaniser ? Pourquoi s'imbiber de bière, quand on a les vins savoureux de nos généreuses collines ? Qu'on aille, quand on est pauvre, s'asseoir au foyer d'autrui : soit. Mais quand on a notre héritage ! Sommes-nous de ceux qui émigrent ? Notre sol est-il infécond ? On voit le trésor qu'on y laisse ; quel est celui qu'on y rapportera ? À forcer son talent, on risque plus qu'on ne gagne. Nous voulons nous fortifier : si nous nous alourdissions ! Nous voulons nous faire sérieux ; si nous nous faisons ennuyeux ! Modifier son être en persévérant dans son être devient souvent le principe d'une évolution féconde. Mais renoncer à son être pour s'absorber dans un autre, ce n'est ni une évolution, ni une révolution : c'est un suicide. Réfléchissons. Se tuer est toujours grave. Il est rare qu'on ressuscite. Nous cesserons d'être Français : avons-nous ce qu'il faut pour devenir Allemands ?...

Cette fière et noble crainte de nous dénationaliser hante beaucoup de cerveaux. Elle influe sur la méthode de nos maîtres les moins contestés. Elle semble d'abord légitime : est-ce un heureux point de départ pour fonder un art national que le fétichisme d'autrui ? Ne vaut-il pas mieux suivre la route des ancêtres que de prendre le chemin de Bayreuth ?

Oui, dix mille fois oui, si le chemin de Bayreuth nous détourne de notre route ! Mais s'il nous conduit au but ? Mais si, au lieu d'émigrer, il s'agit simplement d'envahir, pour rentrer chargés de dépouilles qui enrichiront la Patrie ? Notre faculté nationale, celle que le devoir est de perfectionner toujours, sans jamais la contrarier, la choquer dans son essence, consiste en un prodigieux esprit d'assimilation qui nous pousse à faire nôtres les produits du monde entier. Il y a des

gens universels dont la spécialité est de n'en point avoir, ou, si l'on aime mieux, est de les avoir toutes. Le peuple français est un peuple universel. Son génie est un souple et précieux organisme qui élabore savamment les substances les plus diverses pour en former sa propre substance. C'est un creuset où tous les ors prennent son éclat spécial. Les métaux viennent de partout : la statue n'appartient qu'à lui. Le grand siècle fut grec et latin ; il respirait, il exhalait l'antiquité par tous les pores ; Euripide et Plaute régnaient. Mais sur la scène de Versailles, Euripide avait nom Racine, et Plaute s'appelait Molière. Bossuet, c'était la Bible ; Fénelon, c'était Homère délicieusement adouci par d'évangéliques lueurs. Mais tous, comme ils furent Français ! Et comme leur langue française s'imposa à toute la terre ! Les idées du dehors nous conquièrent à la façon de ces barbares qu'absorbe le peuple conquis. Notre défaite est un triomphe. Voyez les Romantiques : ils laissèrent dormir les Anciens ; la mode, alors, avait tourné ; sous leur évocation douloureuse mais puissante, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie sortirent de leur sommeil ; on acclama leur empire ; mais ces nouveaux dominateurs, comme les Latins et les Grecs, au contact de notre sol prirent notre physionomie. La fièvre romantique et la sérénité classique, à travers les vicissitudes, conservaient cet air de famille, caractère des fortes races, qu'elles gardent dans la santé comme dans la maladie. Ne craignons pas l'importation des flores étrangères : en traversant le fleuve ou la montagne, elles prennent les saveurs et les parfums de nos climats. Le vieil arbre gaulois supporte toutes les greffes ; son inépuisable sève mûrit chaque espèce de fruit en communiquant à chacune le goût prononcé du terroir. Écoutons



© Osama Shukir Muhammed Amin FRCP (Glasg)

« C'est contre nous que chevauchent les Walküres échevelées... »  
 Détail des *Walkyries chevauchant au combat* du peintre suédois Johan Gustaf Sandberg (1782-1854).  
 Musée national de Stockholm.



© Bayerische Staatsoper

Modèle du décor de la prairie du second tableau de l'acte III des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, réalisé par Heinrich Döll pour la création de l'opéra à Munich en 1868.

Wagner sans scrupule : si nos maîtres futurs cultivent le Wagnérisme, ils lui auront vite donné l'empreinte de notre cachet.

D'autant plus vite, à mon avis, que, contrairement à ce qu'on affecte de croire, le Wagnérisme, si l'on en juge par l'attrait que sur nous il exerce, est très-loin de nous être si profondément étranger. Il n'y eut pas dans le passé, il n'y a pas dans le présent, Wagnériens plus convaincus que les Wagnériens français. Nous fûmes des premiers à saluer cette lumière, alors que sa clarté ne brillait que pour quelques yeux. J'invoque à cet égard un témoignage topique : celui de Wagner en personne. Écoutez son histoire ; elle est des plus édifiantes :

« En m'occupant de la composition et de la représentation des *Maîtres-Chanteurs* que mon désir destinait d'abord à la ville de Nuremberg même, j'étais guidé par l'idée de présenter au public allemand l'image de sa véritable nature, toujours plus ou moins défigurée jusqu'alors à la scène, et j'entretenais l'espoir d'obtenir en retour, de la partie élevée et sérieuse de la bourgeoisie allemande, une reconnaissance sincère et cordiale. L'excellente première représentation au Théâtre-Royal de Munich rencontra l'accueil le plus chaleureux ; mais, chose singulière, parmi les assistants, ce furent quelques Français venus à Munich qui se trouvèrent le plus vivement frappés de cet élément national de mon œuvre et le saluèrent de leurs applaudissements ; au contraire, rien ne trahit une impression semblable à l'observateur de la portion du public munichois. » <sup>(1)</sup>

Voyez-vous ces gros Allemands ne comprenant pas un traître mot à la peinture nationale qui représente leur figure ? Et ces Français qui, en Bavière,

sont les seuls à découvrir ce que l'œuvre qu'on joue renferme de bavarois ! Et pourtant il y avait là l'élite de la bourgeoisie munichoise ! Wagner n'a jamais pris ses excellents bourgeois pour des prodiges de finesse ; le rythme par lequel il décrit leur allure nous renseigne à cet égard. Mais s'il les avait connus avant, aussi bien qu'après la *Première*, nul doute qu'il n'eût mis dans son rythme encore un peu plus de lourdeur.

Voici une autre anecdote. Elle prouve que rien n'est changé. Elle m'a été narrée par un pèlerin de Bayreuth.

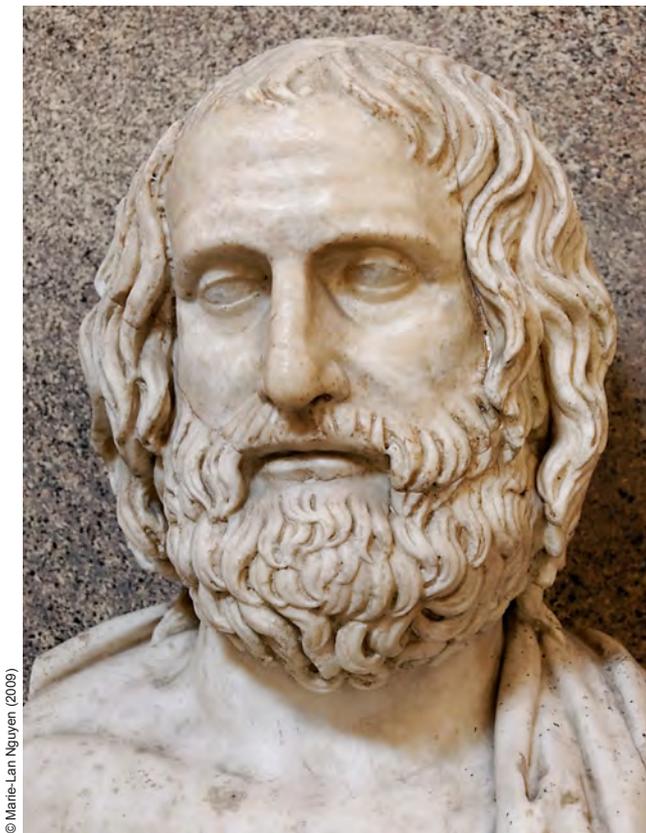
La saison dernière fut, paraît-il, marquée par une audition vraiment exceptionnelle du drame de *Parsifal*. Instrumentistes et chanteurs se surpassèrent eux-mêmes. On eût dit, ce jour-là, que le souffle du maître animait les exécutants. Le lendemain, mon pèlerin et six de ses compagnons se rendirent, tout émus, auprès du chef d'orchestre pour lui porter le témoignage de leur profonde admiration. — Ah ! s'écria celui-ci sur un ton d'amertume plus flatteur pour nous qu'un millier de compliments, ce sont toujours des Français qui viennent me dire ces choses !

Pourquoi le spectateur français se montre-t-il si sensible aux beautés du nouvel art ? Pourquoi entre lui et cette œuvre ces puissantes affinités ? Il y en a, je crois, une raison profonde.

Le système wagnérien est surtout fait de deux choses : l'ordre et l'ingéniosité. C'est par là qu'il nous séduit. Nous avons deux grandes passions, la passion de la méthode et celle du pittoresque.

Nous adorons le pittoresque : nous sommes des amateurs de curieuses ciselures, de rimes et de sons finement, savamment ouvrés. Au point de vue de l'effort, du *prémédité*, du *voulu*, notre langue contemporaine n'est pas sans ressembler à la symphonie de

(1) *Loc. cit.* p. 291.



© Marie-Lan Nguyen (2009)

**« Il y a beaucoup moins loin d'Euripide à Wagner, que de Wagner à Shakespeare. »  
Buste d'Euripide.**

Marbre, copie romaine d'un original grec de ca. 330 av. J.-C.  
Musée Pio Clementino au Vatican.

Wagner. Les dislocations des phrases et des harmonies témoignent des tourments d'une pensée surchauffée qui a soif d'échapper aux vulgarités ambiantes, d'être neuve et subtile à tout prix.

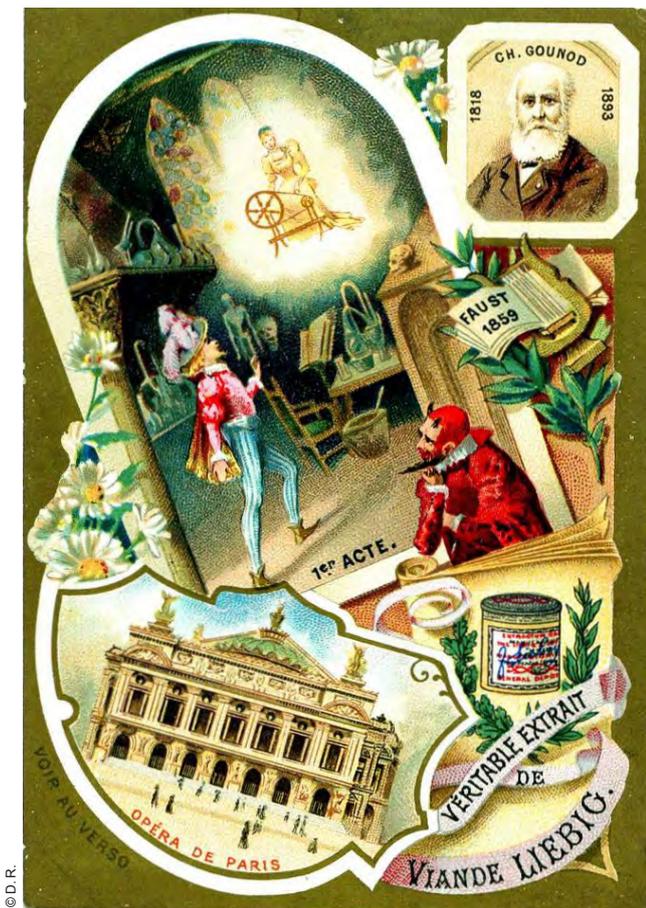
Et nous adorons la méthode. Nous sommes le pays d'adoption des trois unités. L'ordonnance régulière de l'antique Théâtre fut chez nous son passeport. L'harmonieuse logique du Théâtre wagnérien n'est-elle pas le prestige qui charme notre instinct de régularité ? Ne vous y trompez pas : pour la composition, il y a beaucoup moins loin d'Euripide à Wagner que de Wagner à Shakespeare. Dans le drame wagnérien, le sentiment seul est complexe ; l'action est toujours simpliste ; elle suit une marche hellénique, si j'ose ainsi parler. Les *Maîtres-Chanteurs* sont une comédie classique ; ils restent presque fidèles à la loi des trois unités. L'unité d'action est toujours respectée ; c'est une règle invariable ; et ce principe fondamental de l'esthétique wagnérienne suffit à creuser un abîme entre Shakespeare et Wagner. Shakespeare n'est qu'Anglais. Wagner est un Germain très mâtiné d'antique ; dans sa doctrine et dans son œuvre, l'antique perce à chaque instant. Le créateur d'*Hamlet* était pour nous du nouveau ; au lieu que nos traditions, notre passé, nos habitudes, retrouvent et saluent dans l'auteur de *Parsifal* un anneau grandiose d'une chaîne à nous familière. On se trompe donc lorsqu'on dit que le système wagnérien est un produit essentiellement allemand. Il est bien moins particulier qu'on affecte de le croire. Une bonne partie de l'instinct qui l'enfanta lui arrive de la Grèce et lui est commune avec nous. Partant, quoi de singulier à l'accueil que chez nous il rencontre ? Ce qu'il y a d'allemand, ce n'est pas le système, ce sont quelques-unes de ses applications. Les *Nibelungen* n'ont, en

effet, rien de gaulois. Mais les *Nibelungen* sont un sujet de trilogie ; ils ne sont pas l'esthétique dont la *Trilogie* s'inspire. Le leitmotif n'est pas condamné aux brouillards ; la preuve en est dans les *Maîtres-Chanteurs*. Le drame symphonique convient à toutes les natures ; il se plie aux exigences de tous les tempéraments ; nos nettetés, nos précisions, nos clartés, nos positivismes y trouveront, quand ils voudront, leur compte aussi bien que les vapeurs et les nuages d'Outre-Rhin. N'y a-t-il pas déjà maints leitmotifs dont le contour est très français ? Dans l'*Arlésienne* de Bizet, la mélodie de l'innocent n'est-elle pas un leitmotif ? N'en fait-elle pas fonction ? Il me vient sous la plume un autre exemple : je le tire de *Faust* — le *Faust* de notre Gounod, délicat, sensuel chef-d'œuvre qui donne leur premier frisson aux jeunes filles bien élevées, avec la touchante aventure de sa pauvre Marguerite si gentiment parisienne sous ses oripeaux germains. C'est au cours du premier tableau, quand, pour vaincre les derniers scrupules du docteur, le démon évoque à ses yeux l'irrésistible image de sa future maîtresse : sous le toast déclamé par Méphistophélès, afin de traduire le frémissement charnel du vieillard dont l'impuissance rêve encore les caresses de la beauté, le musicien ordonne à son orchestre de murmurer discrètement cette volupté mélodique qui deviendra, au second acte, l'ivresse de la nuit d'amour. Cela, c'est plus que le rappel banal de l'*air* déjà entendu ; c'est la prophétie symphonique, c'est l'arrière-pensée musicale, en un mot c'est le leitmotif. Et je songe, en l'écoutant, à cette allusion wagnérienne, à la ronde des Filles-Fleurs dont les échos très lointains viennent, comme les ombres de ballerines fantastiques, balancer leurs sonorités sous les révélations pieuses du récit de Gurnemanz. Aller de *Faust* à *Parsifal*, de Marguerite à Kundry, c'est un chemin commode pour l'abonné de l'Opéra. Qu'on généralise un admirable procédé, si fécond en surprises dramatiques ou charmantes, qui, dans cette vie factice qu'on appelle un drame lyrique, exploite avec tant de bonheur les deux sources les plus riches de l'émotion humaine, le souvenir et le pressentiment, qui enflamme toute l'action de sa passionnante logique et, pareil à l'univers dont il reflète l'image, dans la variété chatoyante des phénomènes maintient l'unité robuste, inéluctable de la loi. Qu'on déclame des choses senties sur d'harmonieux commentaires. Qu'à la profondeur méthodique de cette symphonie parlante on imprime la claire marque de notre génie national. — Et l'on fera *comme Wagner*, sans faire *du Wagner*.

La troisième objection ne vient pas de l'ennemi. C'est le sectaire qui la soulève : à le croire, il est impossible d'obtenir dans notre langue une traduction convenable du Théâtre wagnérien. L'original ou rien, voilà son ultimatum.

Certes, une traduction ne vaut jamais l'original. Malherbe disait, paraît-il, que si Homère et Virgile revenaient en ce monde, ils battraient leurs traducteurs. Malherbe ajoutait, du reste, que, chez leurs traducteurs, ils auraient beaucoup de peine à se reconnaître eux-mêmes. Wagner se reconnaîtrait-il ? Ce doute est la seule chance qui, aux yeux de certains wagnéristes — cet *iste* est le nec plus ultra du pur — puisse sauver M. Wilder, si Wagner ressuscite jamais.

Rien n'égale l'horreur qu'inspirent à ces Wagnéristes les versions françaises de M. Wilder. Elles sont à leurs yeux le plus grave danger. Ils préfèrent le dieu absent que défiguré de la sorte. Lorsque M. Lamoureux entreprit de jouer *Lohengrin* à l'Éden, ce n'était



« Aller de *Faust* à *Parsifal*, de Marguerite à Kundy ». Chromo Liebig belge (1900).

dans son esprit, tout le monde le savait, qu'un petit commencement, le prélude d'autres essais plus audacieux, plus corsés, ayant, cette fois, les vrais drames pour objet. Le commun des mortels applaudissait à cet espoir. Mais les fanatiques s'émurent ; ils crurent l'arche en péril ; et, lorsque éclata la cabale qui étouffa dans son germe le projet de M. Lamoureux, ils respirèrent. L'un d'eux s'écria devant moi : « Il était temps ; M. Wilder allait s'installer sur la scène ! »

Je ne veux point ici discuter M. Wilder. Je ne le défends ni ne l'attaque. Je constate simplement que beaucoup d'esprits pondérés, s'ils aiment mieux Wagner sans M. Wilder qu'avec lui, l'aiment encore mieux avec lui que pas du tout. Discrètement je me range à l'opinion de ces sages. D'autant mieux que le culte des Exégètes pour les beautés du texte wagnérien est fort louable, sans doute ; mais vraiment, dans un opéra — pardon, j'emploie le terme dans une acception générique qui lui enlève, je vous jure, tout sens impertinent — le mot a-t-il l'importance qu'il a dans les pièces parlées ? Surtout quand il ne peut compter sur la complicité soumise d'un orchestre souterrain ! L'opéra de Wagner est un drame, d'accord ; mais c'est un drame musical : dès lors, la musique n'est-elle pas ce qui porte ? Dès lors, la musique n'est-elle pas l'essentiel ?

— Non, réplique-t-on, la musique est un accessoire ; le drame, voilà l'essentiel.

Eh ! oui. Mais si la musique est le souffle même du drame, si c'est elle qui enflamme et nourrit l'émotion, voilà un accessoire bien près d'être le principal. Quand je vais au théâtre, je ne fais pas de théorie. Le principal pour moi, c'est ce qui me plaît et m'empoigne. Sans doute, il faut avoir le sens des situations ;

il faut même saisir la suite des idées ; sans quoi on ne saurait goûter les finesses du leitmotiv. Mais de là à soutenir que le mot est le tout de l'action et que l'action disparaît si l'on défigure le mot, il y a un monde.

Je conviens qu'une version, si habile qu'elle soit, efface un des grands mérites, le plus original peut-être, de la nouvelle forme d'art : l'accord absolu, la merveilleuse alliance entre le verbe et la note, la musique et la prosodie. Cette beauté et la spéciale harmonie qui en résulte ne sont appréciables que dans le texte original. Encore ne le sont-elles que grâce à des dispositions particulières d'acoustique réalisées seulement par l'architecte de Bayreuth.

Mais, d'une part, Wagner n'a jamais stipulé qu'on ne jouerait ses œuvres que sur le Théâtre de Fêtes, pendant un mois tous les deux ans. Il n'a pas davantage prescrit qu'on démolît tous les théâtres pour les rebâtir aussitôt d'après celui de Bayreuth. Bayreuth donne un exemple ; l'avenir pourra le suivre ; libre à lui de le faire au fur et à mesure que nos scènes brûleront ; mais il faut qu'elles brûlent ; et ce n'est pas encore fini, malgré l'activité de Loge intéressé dans la question.

D'autre part, Wagner, le novateur, Wagner, le révolutionnaire, qui, comme Walther, va au peuple, qui s'adresse à la foule pour la rendre, disait-il, *sachante par le sentiment*, Wagner a-t-il pu écrire que pour les seuls germanisants ? Il a écrit pour le monde et pour la postérité. Or, le monde ignore l'allemand, et Dieu merci ! la postérité n'est pas germanisante. Force est donc à l'un comme à l'autre de sacrifier un plaisir qui, sans doute, est un plaisir, mais qui n'est pas tout le plaisir. S'ils n'entendent pas aussi bien le poète, le musicien leur ouvre ses trésors. Les rimes de Walther berceront un peu moins leurs oreilles. Patience ! Sa mélodie saura les en consoler. Des deux bijoux ils gardent le plus riche. Sans les rimes, la mélodie demeure une volupté ; et, sans la mélodie, que deviennent les rimes ? Demandez à Beckmesser !...



Victor Wilder (1835-1892), traducteur de *Lohengrin*. Photographie de l'atelier Nadar

Donc résignons-nous aux versions françaises. Elles nous laissent intacte notre meilleure jouissance, pourvu qu'elles soient honnêtes et qu'elles sentent leur devoir. Qu'elles n'essaient pas de traduire l'intraduisible. Qu'elles cherchent plutôt d'heureux équivalents. Pour rendre des idées très vieilles ou très mystiques, Wagner souvent emprunte aux primitifs des termes que leur ancienneté rapproche des mystères du monde. Qu'elles fouillent nos primitifs à nous, pour voir s'ils ne recèlent pas quelque expression voisine, capable d'éveiller une sensation analogue et de nous entr'ouvrir ces horizons vertigineux. Qu'elles prennent avec le texte les libertés nécessaires. Seulement, qu'elles se gardent des licences inconvenantes. Que dans une œuvre aussi voulue, aussi originale, elles n'insèrent pas de pénibles platitudes ou de lourdes prudhomeries. Quelles évitent aussi les contresens qui hurlent. Qu'elles disent autrement que l'auteur ; qu'elles ne disent pas l'opposé. Que plutôt elles donnent congé à la rime. Elles n'en mourront pas. Tandis que Beckmesser chante sa sérénade, Sachs l'arrête pour reprendre une erreur de déclamation.

— Mais on ne sent plus ma rime, objecte le greffier.

— Qu'importe ! réplique Sachs ; la rime est secondaire ; l'accord du rythme avec le sens, voilà l'essentiel.

Parfait. Mais alors, si la rime est secondaire, pourquoi y tant tenir ? Pourquoi sacrifier à ses inutiles caprices la fidélité, la souplesse, le bon goût et l'à propos ?

Et, surtout, que nos versions ne touchent pas à la musique ! Voilà qui serait sacrilège ! Qu'elles fuient cette tentation ; elle les mènerait loin. On leur abandonne le texte, mais on garde la musique ; rien de ce qui est noté ne saurait leur appartenir.

— Mais, va-t-on dire, à une autre déclamation j'adapte une autre annotation. Pour traduire ce mot allemand il me faut quatre mots français : au lieu d'une *noire*, je mettrai quatre *doubles-croches* ; cela fera juste mon compte.

— Cela ne fera pas juste le compte de Wagner ! Le ciel vous préserve de tels accommodements ! Le plus grossier, le plus inepte des contresens littéraires serait moins odieux que le contresens mélodique auquel vous vous exposeriez. La gravité de cette *noire* sonne peut-être comme un glas : vos quatre *doubles-croches* sautilleront comme un ballet !

Dans cet ordre d'idées, en s'inspirant de ces principes, on trouve la matière d'un ouvrage vraiment utile. Il prêterait au lecteur un guide scrupuleux et sûr. Il éclaircirait le sens intime et spécial de tant de dessins mélodiques qui, à l'infini, sous les mots s'entrecroisent, s'entrelacent en un dédale harmonieux.

Elle est si passionnante, la lecture de Wagner ! L'œil découvre des choses que l'oreille ne perçoit pas. Surexcité, enfiévré par la joie de la découverte, il court de trouvaille en trouvaille, il démonte les rouages du stupéfiant organisme, il débrouille les fils du sonore enchevêtrement, il s'amuse à compter les mille et mille broderies de la trame prodigieuse ourdie par ce psychologue dont les analyses chantaient.

On aime à se plonger dans ces complications, on en sonde les abîmes, on embrasse leurs perspectives, on les comprend, en un mot, pour donner toute sa force expressive et signifiante à ce verbe qu'on emploierait bien peu si on l'employait à propos, c'est-à-dire qu'on voit nettement, complètement, absolument, dans leur claire plénitude, ces choses innombrables qui, d'abord, se dérobaient, mais puis, lorsqu'un regard laborieux les considère, se manifestent, se révèlent, chacune dans son meilleur point

de vue, et forment le total le plus vaste, le plus grandiose qu'il soit permis de contempler.

L'étude méditative d'une partition wagnérienne, évoque le souvenir d'une toile de Rembrandt. On arrive devant elle : c'est une obscurité puissante ; un premier plan s'affirme ; ensuite, plus rien que la nuit. L'œil attend, intrigué. Bientôt, les ténèbres s'animent ; leur lumière latente apparaît. Une savoureuse clarté s'échauffe, se dilate, s'épand sur les alentours, les enveloppe, les pénètre, fouille les creux, glisse sur les saillies, accuse les rondeurs et les angles, révèle tout le visible et fait pressentir tout le reste. Du noir sortent des hommes, des groupes, des maisons, un mobilier, des verres, des vaisselles, des poteries, des réalités familières dont chacune joue un rôle, et là-bas, dans un coin, la spirale d'un escalier qui monte vers un grenier, s'enfoncé dans une cave, et encore des murs qui reculent, et des pièces qui s'agrandissent, et de nouvelles étendues pleines de souffles et de vie..

Ces mondes factices ressemblent au monde vrai. On ne sait ce qu'on doit y admirer le plus, de la minutie des détails ou de la magie de l'ensemble. Ces infiniment petits créent cet infiniment grand. Ils sont les éléments dont le chef-d'œuvre se compose ; ils en sont les atomes, quelquefois à peine visibles. Mais le moindre est indispensable : qu'on essaie de le supprimer, et l'on s'apercevra qu'il manque à l'universelle harmonie. C'est comme la prairie en fleurs. Le regard ne distingue pas les millions et les millions de bleuets et de pâquerettes ; mais coupez les bleuets, coupez les pâquerettes : que devient la prairie en fleurs ?

Il est des promeneurs distraits dont l'œil paresseux ou myope s'arrête aux surfaces des choses. Il est d'autres promeneurs dont l'œil fébrile et anxieux plonge dans les profondeurs. Ces derniers sont le très petit nombre. Les autres s'appellent légion. Et c'est une légion d'élite ! Derrière elle, il y a la foule, il y a le gros de l'armée, qui marche sans rien voir du tout — ni les blocs, ni les miniatures. Pourtant, cette multitude se nomme le *public*. Dans les batailles de l'Art, elle décide des victoires. Elle a bien son utilité : elle tient les cordons de la bourse : l'artiste ne la nourrit pas ; mais elle nourrit l'artiste. Par bonheur, ce rôle la flatte ; autrement, que deviendrait l'Art ?

Je me rappelle une saynète qui me divertit fort. Cela se passait à Florence, devant une collection de fraîches *terres cuites* modelées par Della Robbia. Un monsieur errait lourdement dans l'aimable galerie. Il s'épongeait, l'infortuné ! Il avait une chaleur ! Il traînait une jeune femme qui, elle aussi, avait bien chaud. Sans doute, un voyage de noces ! Les gens *chic* visitent Florence ; eux aussi la visitaient pour faire comme les gens *chic*. De temps à autre, ils s'arrêtaient. Le monsieur regardait fixement ; tout suant, il articulait quelque réflexion saugrenue ; puis il continuait son *pèlerinage artistique*. Et il jouissait beaucoup, ce Connaisseur en *terres cuites* ! Il avait acheté le droit d'admirer tout son soul ; il en usait en conscience ; il ne regrettait pas la pièce laissée au guichet.

Ce monsieur documentaire est le symbole du public. C'est lui qui écrit l'histoire. Il consacre les chefs-d'œuvre. Il les rend à la fois populaires et productifs. Le talisman qui l'illumine est plus puissant que le génie : il s'appelle la mode. L'Art est question de mode pour l'immense majorité. Si la mode ne s'en mêlait, nul auteur ne parviendrait à se créer un auditoire. Ce n'est pas l'esprit critique qui anime les bravos ; c'est l'esprit d'imitation. Les parterres bondés le sont de moutons de Panurge. Sous peu, tout le monde appréciera Wagner, comme à présent

il apprécie Beethoven — pour faire comme tout le monde. Déjà les partisans augmentent ; bientôt ils afflueront. Panurge, le voyant, a sauté depuis longtemps ; les moutons hésitaient ; aujourd'hui, les moutons sautent ; Wagner peut être tranquille : qu'il soit obscur tant qu'il voudra ; il est sûr d'être compris...

Quelque temps après mon retour de Bayreuth, je me trouvais à l'Opéra. On représentait *La Juive*. Le concile était assemblé — sans doute pour se prononcer sur l'orthodoxie des jambes de Mesdames du corps de ballet. Il en prenait à son aise. Les prélats sommeillaient dans la pourpre cardinalice, tandis qu'effrontément, à leur barbe, se trémoussaient les maillots couleur chair et que les soupçons de jupes éventaient, en bouffant, la barrette du Grand Légat. L'empereur Sigismond dormait. Dans la salle, le lustre, superbe, étincelait comme un soleil. C'était soirée d'abonnement. Les loges resplendissaient de corsages d'autant plus bas que les femmes étaient plus grosses. Dans une avant-scène de gauche, un vieux monsieur décati et trois énormes dames bavardaient un quatuor. Soudain, l'étoile du ballet lança le coup de pied final et s'arrêta net, miroitante, envoyant un baiser des dix doigts. Ce fut un enthousiasme. La claque était électrisée.

Moi, je me dis : « Pourtant ! Si, au lieu d'être de Wagner, *Parsifal* était d'Halévy, il est probable qu'à cette heure le *Reine Thor* dormirait comme Sigismond, et que le pied des ballerines l'éventerait comme un simple Légat ! Parsifal a eu de la chance ! Qui sait si le saint héros consacrerait jamais ici ? »

Ma mémoire s'enflamma, mon imagination bondit, j'oubliai la réalité, je fis un songe. À la place du concile je vis les chevaliers du Gral. Le lustre s'étei-

gnit. Ses feux ne vinrent plus sur le velours des loges lécher voluptueusement la blancheur diamantée des épaules. La salle écoutait dans la nuit. Sur la scène, seulement, brillait la sanglante lueur du calice eucharistique. Le ballet avait disparu. Les jolies filles ne dansaient — et encore, quelle danse ! — que dans les jardins des sorciers, à la condition d'être fleurs...

Cela sera-t-il, un jour ? Peut-être plus tôt qu'on ne pense. Lorsque la mode s'en mêle, *le temps devient de l'espace*: sans bouger, on arrive au Gral...

En attendant, montez, sur la verte colline. Allez rendre visite au dieu. Si vous n'y croyez pas, qu'importe ! Pénétrez en curieux, sinon en adorateur. Son temple n'est pas banal. Il vaut sûrement le voyage. On y célèbre des mystères qui troublent, quand ils ne convertissent pas. Vous entrerez en souriant, vous ferez comme mon sceptique : en sortant, vous serez sérieux. Car il est bien possible que cela ne vous plaise pas ; mais cela vous semblera grand. Si vous n'êtes électrisé, du moins serez-vous inquiet. Vous éprouverez la secousse que donne toujours la vision d'un phénomène colossal. Vous aurez la sensation d'un nouveau monde qui s'entr'ouvre, avec un peuple de pensées et d'extases inconnues. Votre cerveau s'élargira. Il vous paraîtra plus riche d'impressions, d'idées et de rêves. Comme dans les contes de fées, bon gré mal gré vous monterez sur les ailes des chimères dont le vol perce la nue. Et vous vous enfoncerez dans cette région surhumaine, remplie de monts sonores, d'harmonieuses forêts, de mystiques cathédrales et d'inconcevables lueurs...

FIN



La Mecque des Wagnériens, le but ultime du pèlerinage.  
Photochrome (entre 1890 et 1905).

## IL Y A 25 ANS LE CONGRÈS INTERNATIONAL RICHARD WAGNER DE BORDEAUX (8-12 MAI 1997)

Six ans après la création de l'Association internationale des Sociétés Wagner (regroupant l'association fédérale allemande et les sociétés non-allemandes du monde entier), les Rencontres Wagnériennes de Bordeaux se voyaient confier, grâce aux efforts de son président, le colonel Chauvin, l'organisation du congrès de 1997.

Après des mois de préparation où le colonel se démena sans compter ni peine ni enthousiasme, nous accueillions, le jeudi 8 mai (jour de l'Ascension), en fin d'après-midi, au palais de la Bourse, environ 500 wagnériens (avec distribution d'une demi-bouteille de Montagne Saint-Émilion), avant un récital Malher et Wagner de la contralto Catherine Dagois au Femina.

Le lendemain était proposé une visite de la ville et le soir, en concert, l'acte I de *La Walkyrie*, au palais des Sports, sous la direction de Michael Schnwandt, avec Françoise Pollet, Thomas Sunnegardh et Jaakko Ryanen.

Le samedi 10 mai, lors de la séance plénière au Fémina, le colonel Chauvin recevait la croix de chevalier de l'Ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne pour l'ensemble de son activité culturelle.

À midi, à l'apéritif à la Cité Mondiale, Wolfgang Wagner, petit-fils du compositeur et directeur du festival de Bayreuth, présent pour le congrès, Josef Lienhart, président de l'Association internationale des Sociétés Wagner et le colonel Chauvin furent intronisés dans la Commanderie des Bordeaux, avant le banquet.

Le soir, *Don Quichotte chez la Duchesse* de Bodin de Boismortier, au Grand-Théâtre, par le Concert Spirituel d'Hervé Niquet.

Le dimanche matin, pose d'une plaque sur l'*Hôtel des Quatre Sœurs* où séjourna Wagner (elle y est toujours) ; puis en début d'après-midi, concert de musique sacrée (à l'église Notre-Dame avec la chorale De Vive Voix dirigée par Michel Tranchant, puis, en fin d'après-midi, salle Jacques-Thibaud du conservatoire, concert de musique de chambre (dont Saint-Saëns !) par les élèves.

Le lundi 12, excursion dans les châteaux du Médoc, moitié des congressistes en bus, moitié par le fleuve jusqu'à Pauillac (avec changement pour le retour).

Des journées mémorables pour les Rencontres wagnériennes !



Un des temps forts du congrès, le samedi 10 mai 1997 : l'intronisation dans la Commanderie de Bordeaux à ce qui s'appelait encore alors la Cité mondiale, aux Chartrons.

De gauche à droite, en cape de velours rouge bordées d'or, avec fourrure blanche :

Wolfgang Wagner, directeur du festival de Bayreuth,

Josef Lienhart, président de l'Association internationale des Sociétés Wagner,  
et le colonel Georges Chauvin, président des Rencontres Wagnériennes de Bordeaux.